*Les Lois*

de Christina Ouzounidis

d’après un projet d’initiative pédagogique de l’ESACT proposé par Isabelle Gyselinx, dans le cadre de la recherche sur les nouvelles écritures dramatiques.

Personnages :

Celle qui n’est pas Clytemnestre – Brune Bazin

Celui qui n’est pas Agamemnon – Titouan Quittot

Celle qui n’est pas Iphigénie – Clémentine Coutant

Mise en scène – Brune Bazin

Avec l’aimable soutien d’Isabelle Gyselinx

Remerciements :

Christian Biet de l’Université de Nanterre-Paris X, le laboratoire HAR, Nathanaël Harcq, l’ESACT (Conservatoire royal de Liège), La Chaufferie Acte 1, Karel Vanhaesebrouck, le KVS

Durée : environ 1h

Cette version constitue une étape de travail ; le texte que vous entendrez n’est pas intégral, certaines scènes ou parties du texte ont été coupées.

D’entrée de jeu les acteurs l’annoncent : ils ne sont ni Clytemnestre, ni Agamemnon, ni Iphigénie. Tant pis pour la tragédie : les acteurs/personnages ne rejoueront pas le sacrifice d’Iphigénie auquel le spectateur pourrait s’attendre. Seuls comptent ‘le lieu et le temps de la représentation’. Pas d’artifice a priori, pas de décor, pas de personnages, pas de fiction dans cette pièce où Christina Ouzounidis, autrice suédoise d’origine grecque, s’en prend aux Pères. Aux maîtres. Aux grandes figures d’autorité de la pensée, du théâtre et de sa pratique : Platon, Agamemnon, et Stanislavski.

A Platon tout d’abord. Puisque *Les lois*, c’est avant tout le titre de l’un de ses derniers dialogues. Là, trois hommes cherchent à savoir quelles lois – les plus justes, les plus vertueuses – peuvent garantir le meilleur gouvernement, et maintenir la paix dans la cité. En reprenant ce titre, Ouzounidis repose la question du Mal et de la justice dans la cité mais dans une forme inédite, où tout se passe en creux, à rebours des mots.

Celui qui n’est pas Agamemnon, roi des rois, Père tragique par excellence, n’a pas tué sa fille. Celle qui n’est pas Clytemnestre n’est responsable de rien, Celle qui n’est pas Iphigénie croit en la bonne foi de ses parents. Dans cette réécriture du mythe d’Iphigénie, les « non personnages » récusant l’idée d’un Fatum, d’un destin tragique, renversent les lois de la tragédie grecque. Ils font de la scène le lieu de l’autojustification, où chacun tente de sauver sa peau et son image face à ce qui pourrait bien être le tribunal de l’Histoire. Mais peut-on dire qu’un événement n’a pas eu lieu s’il est nié dans le langage ? Peut-on effacer l’Histoire ? la Tragédie ? les tragédies ? Peut-on annihiler les rôles de victimes et de bourreaux ?  A une époque où les discours sur la liberté de choix et le bien-être individuel se multiplient, Ouzounidis en révèle les dangers. Poussés à l’extrême, ils mettent en danger la Mémoire et, par-là, la possibilité d’un avenir commun. Pouvons-nous être libres sans nous confronter au passé ? Quelle est notre part de responsabilité ? Peut-on changer le cours des choses ? la résignation est-elle inévitable ?

Pour finir est-ce parce que l’on se débarrasse du Père de la formation de l’acteur – Stanislavski -  de ce qu’il appelle le « mentir vrai », et de sa construction du personnage que l’acteur est devenu plus libre ? Car alors, est-on encore au théâtre ?

Celle qui n’est pas Iphigénie nous rassure : « C’est du théâtre, c’en est sûrement, c’est sûrement du théâtre… »